

L'AVALANCHE DE LISTO

Le village de Louvie-Soubiron est connu pour avoir une église datant du XIIe siècle ornée de magnifiques fresques et une abbaye laïque accolée, des ruelles pittoresques avec des maisons aux linteaux de portes gravés en marbre blanc tiré d'une carrière située au-dessus du village.

La particularité de Louvie Soubiron est aussi d'avoir un territoire qui va du gave d'Ossau jusqu'à l'Ouzoum, dans la vallée voisine, avec le quartier des Eschartès et les mines de Baburet (nous vous conterons prochainement l'origine de la phrase prononcée à cet endroit et devenue fameuse : « *Vous n'avez pas voulu de nous vivants, nous ne voulons pas de vous morts !* »).

Pour aller de Louvie Soubiron aux Eschartès, on passait autrefois par le col de Louvie en empruntant le chemin du même nom et on traversait le petit hameau de Listo.

Peu d'âmes aujourd'hui à Listo, mais il n'y avait déjà que 3 feux en 1385 du temps de Gaston Fébus. Idéalement exposées au Sud les cultures qu'on y trouvait jusqu'à la fin du XIXe siècle bénéficiaient là d'un bon ensoleillement.

Seulement voilà : les pentes situées en amont de ce hameau sont très fortes et, par enneigement conséquent, propices aux avalanches. En 1707 déjà l'une d'entre elles emporta nombre de maisons et granges, avec habitants et bétail. C'est depuis cette date qu'il fut décidé de planter puis conserver une forêt au-dessus du hameau (forêt encore visible aujourd'hui).



Le pic de Listo, ou "bec de l'oie", un jour d'écobuage (photo JP Dugène)

Hélas ! Ne dit-on pas que « L'histoire est un perpétuel recommencement » (Thucydide) ?

Nous sommes en 1893, le dimanche 20 novembre précisément. La fête du village bat son plein. Dans ces villages de montagne, les distractions à cette époque étaient rares et le temps à leur consacrer plutôt réduit. Aussi, en ce dimanche, après avoir assisté à la messe, on chante et on danse chacun profitant de la journée pour faire la fête en famille ou entre amis.

Mais deux hommes ne dansent pas, ne chantent pas. Une grande quantité de neige vient de tomber et deux chevaux leur appartenant sont encore là haut. En effet on descend toujours les bêtes le plus tard possible de la montagne afin de ne pas avoir à les nourrir en bas, à la ferme, économisant ainsi les maigres réserves de foin et de regain. Et les chevaux, rustiques, sont les derniers à descendre, au risque d'être prisonniers de l'hiver ; et c'est ce qui arrive aujourd'hui.

Mais pas question de laisser les bêtes périr de froid dans la neige. On n'ignore pas les dangers qu'il y a à parcourir la montagne lorsqu'il a neigé. On connaît le drame de 1707 car il a été maintes et maintes fois raconté le soir, à la veillée. Seulement voilà : on n'est pas riche à Louvie Soubiron et deux chevaux représentent une grosse somme. Et puis on respecte les animaux, pour ce qu'ils sont mais aussi pour les nombreux services qu'ils rendent.

La solidarité ancestrale des montagnards fait que ce n'est pas 2 hommes mais une équipe de 9 qui, le lendemain lundi, quitte le village à 5 heures du matin.

Très vite, les conditions sont épouvantables. Il est tombé beaucoup de neige et les hommes, qui se relaient, avancent péniblement.

A midi, les chevaux sont rejoints : ils sont au quartier Couralàs. Il est trop tard pour les descendre au village aussi décide-t-on de les abriter pour la nuit dans une grange, la grange d'Espiert. Toujours en se relayant, les hommes creusent une tranchée de 80 cm de profondeur. Mais les lourds chevaux s'enfoncent jusqu'au ventre ; alors, comme il faut avancer coûte que coûte, c'est en étendant à tour de rôle leur cape dans la neige qu'ils permettent aux chevaux d'arriver enfin à la cabane.

Les hommes prennent alors un peu de repos ; leur devoir transmis par les Anciens est accompli : les bêtes sont à l'abri.

C'est donc satisfaits mais fatigués, en file indienne, qu'ils prennent le chemin du retour afin de retrouver leur famille. Mais la neige est profonde ; ils mettront 5 heures pour une distance qui ne prend habituellement qu'une demi-heure.

Mais alors qu'ils approchaient du hameau, sous le pic de Listo, un craquement se fait entendre. La terreur est immédiate : « *Nous sommes perdus !* », crie l'un d'eux. Tous sont emportés par l'avalanche.

Plusieurs centaines de mètres plus bas, le ravin de Canceigt les attend.

Et de nouveau le silence. Un silence lourd que seule la montagne en hiver peut procurer.

Au village, l'inquiétude gagne. On se fait du « mauvais sang » comme on dit ici. On se doute qu'il s'est passé quelque chose car on ne voit personne revenir. Plusieurs équipes tentent de partir mais la neige les oblige à rebrousser chemin. L'une d'entre elles échappe même de peu à une avalanche.

Après une nuit partagée entre espoir et inquiétude, les recherches reprennent le lendemain matin. Arrivés sous le pic de Listo, il ne faut pas longtemps à ces montagnards pour comprendre le drame. Mais une question les taraude : y a-t-il des survivants, et si oui où sont-ils ?

Des traces dans la neige les mènent à une grange, la grange Lousteau. Y sont-ils tous ? Hélas, un seul répond à leurs cris. Abasourdi, l'unique rescapé raconte le drame. Il raconte comment lui aussi a été entraîné, comment il a été retenu par un obstacle avant de poursuivre sa longue glissade. Comment, une fois arrêté, il a pu sortir de la neige qui l'avait totalement enfoui et comment, grâce à son expérience de montagnard, il avait pu reconnaître les lieux malgré la nuit noire et regagner la grange Lousteau, deux heures seulement avant le lever du jour ; et avec une seule chaussure !

Les recherches cessent peu après. Il faudra plusieurs jours pour retrouver les 8 corps. Les corps de 8 hommes jeunes, le plus jeune avait 18 ans, mariés et pères de famille pour la plupart qui laissent 19 orphelins.

De nombreux hommages seront rendus lors des obsèques. Cela n'enlèvera en rien la peine de la communauté montagnarde de la vallée d'Ossau tout entière.

Cette communauté montagnarde qui aura à affronter quelques années plus tard une nouvelle épreuve, bien plus terrible encore : la Grande Guerre.



En bas à gauche le hameau de Listo, avec au-dessus sa forêt protectrice. En haut, au centre, le pic de Listo avec son versant Est (à droite) raide et avalancheux. A droite le sinistre ravin de Canceigt.

- Bibliographie :**
- Syndic du Haut Ossau, J B Bonnacaze, Décembre 1893
 - *Le temps des craquements*, film de P Meslé, 1988
 - *La Vallée d'Ossau*, R Arripe, 1987